

C'est comme un film d'amour ?

Gaëtan Gravel

Volume 4, Number 6, April–May 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/35117ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gravel, G. (1985). C'est comme un film d'amour ? *Ciné-Bulles*, 4(6), 19–21.

indifférents, ceux qui sortent de ces grosses usines que sont les polyvalentes, devant le portrait peu reluisant qu'il dresse de la société, de l'éducation, de l'avenir des jeunes, du chômage partout présent qui menace d'abord les jeunes, futurs postulants, sans expérience, d'emplois. Ainsi *Les enfants des normes post-scriptum* n'est pas un de ces films tout beau, tout rose pouvant nous faire rêver d'un avenir meilleur, du commencement d'une société nouvelle. Pas du tout. On a juste à regarder ce que sont devenus ces jeunes adolescents cinq années après les avoir rencontrés à la polyvalente (voir la série *Les enfants des normes*, également de Georges Dufaux). Pour certains, l'école représentait une sorte de jeu pas très motivant ; pour d'autres, la première étape nécessaire vers un bon travail, un avenir prometteur, pour se rendre à l'évidence qu'une fissure énorme sépare notre insouciance, nos rêves d'adolescents de la réalité d'un emploi à trouver, d'une famille à élever. Mais, ce qui dérange le plus en regardant ce film, c'est cette totale absence de surprise qu'on ressent vis-à-vis ce que sont devenus plusieurs des étudiants rencontrés dans *Les enfants des normes* après quelques années. Il n'y a pas de surprise. On pouvait facilement deviner le chemin qu'emprunteraient tous ces jeunes, comme si la catégorisation dans certains groupes, faite dès le secondaire, déterminait pratiquement de façon sûre notre genre de vie futur ; à se demander nous-même de quel groupe nous faisons partie, pour essayer de prédire ce que nous deviendrons, même si dans le fond nous le savons déjà. Ce film nous fait partager le quotidien de tous ces jeunes adultes qui ont dû laisser leur rêve de côté pour la réalité de la vie qui impose, déjà à 20 ans, la responsabilité d'une famille, d'une maison à payer, d'un emploi à trouver. On voit se profiler à l'horizon la ressemblance des jours tout en cherchant à être heureux, tandis que, pour ceux que les études ont tenté, l'espoir persiste encore d'avoir une existence plus confortable, plus proche de leurs désirs, que celle de leurs parents.

Enfin, le film de Diane Poitras, *Pense à ton désir* est un film tout en douceur, plein d'intimité et de tendresse. D'une trentaine de minutes, ce film raconte une belle amitié entre deux femmes de 50 ans qui se disent mutuellement leur angoisse, leur désir. L'une fait face à la ménopause, se sent vieillir, dévalorisée par la société ; l'autre est prise d'un désir impossible, être aimée de son mari pour ce qu'elle est à ce moment de sa vie, une femme active, bien dans sa peau. Ensemble, elles se réconfortent, s'aident, se donnent du courage par leur amitié, leurs douces confidences. Elles reprennent confiance en elles, en la vie qui, à 50 ans, est loin d'être finie. Un beau film qui nous fait pénétrer dans l'univers des femmes d'un certain âge, nous dévoilant leur crainte, leur solitude, et cette silencieuse remise en question d'une vie, tout cela dans un calme, dans une atmosphère d'intimité profonde qu'a très bien su évoquer Diane Poitras, tout en nous faisant méditer sur la vieillesse, sur la place qu'accorde la société à tous ceux, à toutes celles qui ont dépassé la quarantaine.

Décidément, il n'y a pas d'âge pour réapprendre à faire de la bicyclette !

Lise Giocondi
Montréal

C'est comme un film d'amour ?

Les images d'un monde urbain, aux gratte-ciel glacés faisant l'éloge d'une société moderne, anonyme ; images d'un vieux couple passant devant un graffiti proclamant le « genetic control », comme un avertissement. Le début de *C'est comme une peine d'amour* de Suzanne Guy dessine un monde froid, « bétonnisé », où les regards impersonnels sont réfléchis par une multitude de miroirs aussi stériles que les corridors vides et aseptisés d'un hôpital. Le début comme la fin du film sont en contraste avec le ton de l'ensemble, comme si la réalisatrice nous disait « voilà comment je ne veux surtout pas aborder un sujet aussi controversé et tabou que l'avortement ».

L'objectivité et le regard extérieur ne peuvent avoir la parole que dans un documentaire au sens strict. Or Suzanne Guy a décidé de laisser parler l'émotion, le subjectif. Des hommes mais surtout des femmes vont, pendant une heure trente, parler d'eux, dévoiler un moment difficile de leur existence. Ils vont dire et décrire devant la caméra, sans fausse pudeur, comment ils ont vécu l'avortement. Ils vont se raconter, s'exprimer comme si la caméra n'existait pas, comme s'il n'y avait qu'eux et Suzanne Guy. C'est tout à son honneur ; faire oublier le médium pour ne nous laisser que le témoignage. *C'est comme une peine d'amour* relève du document témoin plutôt que du documentaire sur l'avortement. Le film ressemble davantage au cinéma direct qu'au dossier d'information.

La caméra de Suzanne Guy est étonnante de délicatesse et de retenue face à ceux qu'elle filme, face surtout à leurs émotions. On la sent pleine de cette volonté de montrer avec le plus grand respect la réalité d'un sentiment ; de cette honnêteté de ne garder que l'essentiel sans trop le déformer.

Mais *C'est comme une peine d'amour* n'est pas un collage d'images « ethnologiques ». Il a le ton d'un regard profondément tourné vers l'intériorité, là où se rejoignent difficilement raison et émotion, morale et sentiment.

Dans la polémique actuelle sur l'avortement, alors que se poursuit en Ontario la croisade du Dr Morgentaler commencée 15 ans plus tôt au Québec, à côté de nouveaux films sur le sujet, documentaire - *L'avortement, histoire secrète* - ou de fiction - *La justice en procès* -, qui tentent de donner une vision objective du phénomène, le film de Suzanne Guy parle un langage, un discours tout autre. Loin de viser d'abord le débat social, théologique ou politique, loin d'objectiver l'avortement avec des statistiques et des théories, elle nous parle de sentiments, du cœur ou, plutôt, laisse parler les autres pour nous viser droit au cœur. Pour elle, l'avortement ne peut être cerné uniquement avec objectivité, l'événement lui-même relevant trop de l'émotivité. « L'avortement, c'est un concentré d'émotions », dit une des médecins qui pratiquent des avortements dans un C.L.S.C., et ce que l'on vise c'est faire sortir chez les filles cette émotion ». Comme pour les libérer d'un sentiment qu'elles ne peuvent souvent pas



Suzanne Guy, l'oeil sur le tournage de *C'est comme une peine d'amour*.

nommer; soulagement, dépossession, culpabilité ou un certain bonheur d'en avoir fini. « Ce n'est pas de la joie, de la tristesse, c'est juste une émotion qui nous envahit » affirme une fille qui s'est fait avorter, « comme si on se faisait voler quelque chose ».

C'est un concentré d'émotions que veut nous faire connaître, à défaut de pouvoir le vivre ou le comprendre, Suzanne Guy. Pour cela, elle suivra caméra à la main les errements solitaires d'une jeune femme ayant décidé de se faire avorter. Prise dans l'étau d'une décision difficile et du temps qui la presse, elle glisse dans une angoisse qu'elle ne peut partager. Ces séquences atteignent leur paroxysme lors de l'avortement. L'émotion est à son comble. Rivés à nos sièges devant ces images crues, nous restons muets, sidérés. La réalisatrice filme là un moment d'une tension rare. La séquence dure le temps que dure l'avortement, c'est-à-dire quelques minutes, mais c'est suffisant pour nous convaincre.

Mais nous convaincre de quoi au juste ? Que l'avortement de par sa nature violente est un instrument de destruction autant physique que psychologique ? Que Pro-Vie a raison ? Les interviews que la réalisatrice a faites viennent contredire ces affirmations. Des femmes, des couples qui ont vu dans l'avortement le moyen limite d'arrêter, pour toutes sortes de raisons, une grossesse non désirée. Des gens qui maintenant vivent heureux entourés de leurs enfants et qui ne regrettent pas le geste d'autrefois. Suzanne Guy met

en scène des gens peut-être pas aussi marginaux qu'ils semblent en avoir l'air, des personnes qui assument la responsabilité de leurs actes. Des gens qui ne pouvaient, face à leur avenir incertain, risquer de mettre au monde un enfant dont le bonheur n'aurait pu être assuré.

Manque de confiance en l'avenir ou en soi-même ? Non, simple responsabilité de gens pour qui l'avenir n'est pas déterminé par un jeu de hasard ; les problèmes financiers, les séparations, des propos qui leur viennent à l'esprit pour expliquer la situation dans laquelle ils se trouvaient lorsqu'ils choisirent l'avortement. La morale est, en définitive, secouée, ébranlée. On se demande à la fin du film, avec cette femme qui a donné son enfant à une crèche parce que sa famille n'en voulait pas : « Qu'est-ce qui est plus criminel : avoir un avortement ou accoucher d'un enfant dont on sait qu'il ne sera pas heureux ? » L'image, à la fin, d'un enfant relance la question. Comme si c'était à lui seul de répondre...

Cependant une question demeure ; une question qui vise non pas le sujet du film mais plutôt la manière dont celui-ci a été tourné.

Suzanne Guy, avec beaucoup de patience, de recherche et de délicatesse réussit un tour de force : filmer des individus qui racontent une parcelle de leur vie privée. Comme une véritable confession. Or le cinéma n'est pas un confessionnal et à partir du moment où ces témoignages sont montrés au public ils cessent

d'être privés, ils perdent leur individualité pour se confondre à une masse d'informations elle aussi impersonnelle. C'est à la lumière de ceci que l'on se demande comment la réalisatrice a pu convaincre ces personnes d'offrir à la caméra un instant, souvent le plus dur, de leur vie intime ? Que penser de cette jeune femme, visiblement désespérée, qui accepte de se faire avorter devant une caméra et toute une équipe de tournage, elle qui préfère se rendre seule à la clinique pour ne pas mêler les siens à son problème ? Comment, finalement, ne pas nous sentir mal à l'aise nous, spectateurs, face à un écran qui, plutôt que de nous donner le rôle de participants, nous fait voyeurs ? Lorsqu'il s'agit de cinéma de fiction, on peut jouer le jeu du voyeurisme - plusieurs cinéastes le réussissent bien - mais lorsque la réalité devient le principal acteur, c'est l'intégrité des témoignages qu'il faut préserver, quitte à ne pas les présenter.

Gaëtan Gravel
Montréal

Sans confort ni indifférence

La réalité est multiple. Il revient au cinéaste d'en laisser voir ce qu'il peut et de s'y fondre au besoin. C'est ce que fait, avec brio, Gilles Blais dans *Les illusions tranquilles*, film documentaire sur le Bic, village pris comme microcosme du Québec de l'après-référendum.

Dans ce moyen métrage de cinéma direct produit et distribué par l'Office national du film, Gilles Blais, à partir d'un projet de film sur la crise, parle de la situation des jeunes - des sans-emploi et de ceux qui en ont un - à travers un lien dramatique, une élection municipale au Bic, le canevas du film.

Deux principaux candidats s'affrontent : Francis Gagné, fonctionnaire à Rimouski, maire sortant appuyé par une équipe péquiste et Valois Doucet, ancien maire, commerçant du village, né au Bic et entouré de gens de l'endroit. Comme le souligne le narrateur, le contraste entre les deux équipes est frappant.

À l'aide des images - très belles - du caméraman Roger Rochat, Gilles Blais présente, au rythme traditionnel des saisons, la vie habituelle du village, troublée par quelques événements : les gens du Bic bloquant l'accès au parc national à des travailleurs de l'extérieur et une grève de la fonction publique qui donne à entendre quelques commentaires suffisants et décrochés de la réalité.

L'état de crise, Gilles Blais le retrouve surtout chez ce monsieur Rousseau qui fait appel au bien-être social pour la première fois de sa vie et chez ces jeunes, opprimés par les considérations des autres sur leur état et par un avenir qui leur semble bouché. Le travail effectué au montage, notamment sur la bande son, les oppose à un jeune cordonnier qui estime avoir réussi : emploi sûr, marié, bientôt papa.

Dans le milieu, il se trouve encore des exutoires comme cette ligue d'improvisation qui sert de point de ralliement à une communauté qui ne trouve pas sa place sur la carte culturelle officielle.

Le ton chaud et sensible du film doit beaucoup à Gilbert Sicotte, la voix du réalisateur. Le commentaire du cinéaste qui semble se chercher, lui aussi, à travers les événements qui animent le village où il a longtemps vécu, constitue un des meilleurs atouts du film.

Mais le rêve de Gilles Blais et des gens de sa génération semble devoir s'effacer doucement, chassé par la collusion habituelle de la Chambre de commerce, du boulanger et des autres, par leur force d'inertie. Ceux qui sont allés à l'école parce que cela doit bien servir à quelque chose d'y aller avaient fait un rêve...

Au village, on a eu le réflexe conservateur. Le pouvoir étranger fait peur, on a donc mis en selle quelqu'un du cœur du village, pas d'autour. Le mérite du film est de faire saisir ce qu'est vraiment cette *voix du peuple* qui, dans les circonstances, a peut-être eu un réflexe sain.

En ces temps difficiles cependant, il est dommage pour une génération qui a cru sincèrement au changement comme en quelque chose de souhaitable de voir ce retour à la case départ. Pour la symbolique, qu'on pense à ce train qui arrive au Bic, ce train d'où débarque une vieille dame qui revient...

Guy Ahier
Matane

Après Duplessis, jusqu'à Bourassa : le cinéma de la mémoire

Le dernier long métrage de Jean-Claude Labrecque, *Les années de rêves*, propose un retour au Québec des années 60. Faisant suite aux *Vautours*, ce film constitue le deuxième volet d'une trilogie consacrée aux 30 dernières années de l'histoire du Québec. Il aura fallu près de 10 ans pour que le projet de Jean-Claude Labrecque, une véritable réussite, soit porté à l'écran.

L'action du film se situe au sortir des années tranquilles. Années d'espoir, d'illusion aussi. Le bonheur semblait à portée de main pour Louis et Claudette qui, dans l'impétuosité de leur jeunesse, entreprennent leur vie commune. Louis nourrit une confiance sans borne en l'avenir mais, sans diplôme ni argent, il n'est jamais sûr d'un emploi. Claudette doit donc travailler afin que le ménage puisse joindre les deux bouts.

Les années passent. Claudette est inquiète et avec raison : Louis milite avec acharnement pour toutes sortes de causes. Un syndicat qu'il tente de mettre sur pied lui vaut la perte d'un premier emploi. La grève des chauffeurs de taxi à laquelle il a participé un peu trop sérieusement ne lui vaudra-t-elle pas d'être mis à la porte une deuxième fois ?